

«Le sacré est partout, aussi dans

Ecrire pour faire affleurer, sous le visible, l'invisible. Sur les traces d'Etty Hillesum et de Flannery O'Connor. Cécilia Dutter inscrit sa démarche littéraire dans une quête spirituelle dont témoigne *A toi, ma fille*, son dernier livre. Rencontre avec une femme sensible et volontaire.



© Eric Garault

Cécilia Dutter écrit pour aller au-delà des apparences.

Cécilia Dutter, vous êtes née à Paris d'une mère juive et d'un père catholique, et «c'est la foi chrétienne qui a bercé mon enfance», écrivez-vous. Votre héritage juif, quelle signification a-t-il pour vous?

Cécilia Dutter: – Ma grand-mère maternelle, Ruth Warburg-Derenberg, était une juive allemande. Elle avait épousé le peintre hollandais César Domela. En 1933, ils avaient fui à Paris, où ils pensaient être en sécurité. Son nom hollandais, Domela-Niewenhuis, l'a protégée: elle a échappé aux rafles. C'est dans ce contexte que ma mère est née, avec une enfance marquée par la traque et les carences.

Ma judéité est plus de l'ordre de l'appartenance que de la foi: ma mère ne m'a pas transmis cet héritage. Mon père, catholique, a souhaité que nous soyons baptisées, ma sœur et moi,

dans l'Eglise catholique, et que nous suivions le catéchisme. Mais, le moment venu, j'ai refusé de faire ma première communion: je n'étais pas prête. Je l'ai faite vers 21 ans, avant de me marier à l'église: j'avais cheminé par moi-même en lisant la Bible, animée par une quête spirituelle.

Est-ce cet héritage qui a éveillé votre intérêt pour Etty Hillesum?

– Il y a une dizaine d'années, je suis

tombée par hasard sur *Une vie bouleversée*, le journal d'Etty Hillesum, dans une librairie. J'ai éprouvé un choc à sa lecture. Etty me parlait d'autant plus que mon grand-père maternel et sa femme étaient hollandais. Mon histoire familiale a alors resurgi. J'ai trouvé dans les écrits d'Etty une inspiration judéo-chrétienne qui me rejoint. Et aujourd'hui, je préside l'Association des amis d'Etty Hillesum.

la crudité de la vie»

Vous étiez une enfant mélancolique et solitaire...

– J'étais très observatrice, toujours un peu dedans et un peu dehors, à la fois très présente au réel et un peu à côté. Solitaire, je me réfugiais dans les livres: je suis une lectrice boulimique depuis mon plus jeune âge. En lisant, je pénétrais directement dans l'univers imaginaire d'un auteur. Vous savez, avec les livres, on n'est jamais seul.

Mes parents avaient une grande bibliothèque et je me servais au gré de mes envies. J'ai dévoré, parmi bien

d'autres, les grands classiques français, russes et américains: Flaubert, Stendhal, Zola, Mauriac, Colette, Dostoïevski, Tolstoï, Flannery O'Connor.

Et ce besoin d'autonomie qui vous habitait...

– J'étais impatiente de quitter le toit familial. Ainsi, à 18 ans, j'ai loué un studio à Paris pour faire des études de droit. Formée à l'École alsacienne, qui enseignait aux élèves à aiguïser leur esprit critique, j'avais développé une capacité d'analyse et de retrait par rapport à l'actualité et aux modes.

En 2005, après plus de dix ans comme conseiller juridique, vous avez bifurqué vers l'écriture: pourquoi?

– A l'époque, je n'osais pas m'avouer que j'avais envie d'écrire même si, de fait, j'écrivais. A la faveur de mon deuxième congé maternité, j'avais rédigé *Une présence incertaine*, mon premier roman, qui a été publié par les Editions Thélès. Les échos ont été positifs, ce qui m'a mis le pied à l'étrier.

D'où vous vient le désir d'écrire?

– Enfant, j'écrivais des contes; et je dessinais souvent un personnage qui écrivait la nuit. Du plus loin que je

me souviens j'avais, enfoui en moi, le rêve d'écrire.

Pourquoi écrivez-vous?

– J'écris pour retranscrire la vie au plus vrai. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller voir ce qui se trame sous les apparences, de soulever le voile. Car derrière la vie matérielle il y a, invisible, la vie sacrée; visible et invisible se mêlent constamment: le sacré est dans tout, jusque dans la crudité de la vie. C'est cela que j'essaie de rendre par l'écriture, en filigrane, par petites touches: ces moments où affleure la poésie de la vie.

Quand j'écris, j'ai parfois l'impression d'être guidée par plus grand que moi, de me mettre au service d'une parole que je ne maîtrise pas totalement: je vis une forme de lâcher-prise. En même temps, la fluidité de la langue demande un travail énorme.

Votre écriture s'inscrit dans une quête spirituelle...

– Oui, car le sacré nous habite. J'ai nourri ma foi de la lecture des mystiques et des grands penseurs chrétiens: saint Augustin, Maître Eckhart, Thérèse d'Avila, Teilhard de Chardin, Etty Hillesum, le maître indien Swami Prajnâpad,... Et je m'inspire, depuis une dizaine d'années, des sagesses orientales. Mon Dieu est à la fois très incarné – l'approche chrétienne – et abstrait – l'influence des sagesses orientales. Ma prière peut être une conversation avec le Christ ou une méditation au sens bouddhiste ou taoïste du terme, la recherche d'une fusion entre soi et le cosmos. Ces deux démarches sont deux façons complémentaires de gravir la même montagne.

L'Église me donne des repères, une

ligne directrice, mais je peux parfois emprunter des chemins de traverse. Je vais régulièrement à la messe pour me ressourcer et rejoindre une communauté.

Et l'étiquette d'écrivain croyante?

– Elle est parfois stigmatisante, mais je l'assume. Sans m'interdire aucun sujet: être écrivain, c'est être sincère, et je ne peux cacher ce que je suis. Prendre la plume, c'est dire ce en quoi je crois.

Dieu, quel visage a-t-il pour vous?

– Le visage du Christ, un beau paysage, le sourire d'un enfant, une parole bienveillante, l'amour des siens. Tout ce qui va dans le sens de la circulation de l'amour.

Le désir est très présent dans vos œuvres de fiction (*Et que le désir soit. Lettres entre un homme et une femme, avec Joël Schmidt, Des échappées belles, Savannah dream*). Certains vous le reprochent...

– Pourquoi m'interdire d'en parler? Le désir charnel est une facette de l'élan de vie qui nous anime et bien conduit, il peut nous amener à Dieu. Pour moi, sensualité et spiritualité ne sont pas antinomiques: nous sommes des êtres incarnés. Le désir charnel a aussi sa part d'ombre: la passion amoureuse a ses écueils! Dans mes romans, je mets mes personnages en tension face à la dualité qui les habite, notamment par le biais du désir, pour les placer devant leur responsabilité face au risque de vivre.

Deux femmes traversent votre œuvre: Etty Hillesum et Flannery O'Connor. Vous avez consacré deux livres



DR

La spiritualité d'Etty Hillesum marque profondément Cécilia Dutter.





DR

La ferme Andalusia à Milledgeville (Géorgie), où Flannery O'Connor a passé la plus grande partie de sa vie.

à la première, Etty Hillesum, une voix dans la nuit et Un cœur universel. Regards croisés sur Etty Hillesum. Qu'est-ce qui vous attire chez cette jeune femme juive?

– Sa spiritualité. Son Dieu ressemble au mien: il est à la fois très singulier et très personnel. Sur la base de ses lectures et de l'analyse qu'elle a faite avec Julius Spier, un psychothérapeute disciple de Jung, elle s'est forgé un croire adogmatique. Et sa proximité avec Dieu – un Dieu très incarné et abstrait: elle parle de «flux cosmique», de «faire corps avec la nature» – dans une conversation qui, à la fin de sa vie, était de tous les instants. Un chemin spirituel vécu au travers de la Shoah.

Grâce à son journal, elle sort en deux ans d'une dépression fruit d'une enfance douloureuse.

C'est le regard sur elle-même que lui donne son analyse et sa capacité à écouter son intériorité et à la creuser pour y trouver Dieu qui la sauvent. Plus elle creuse, plus elle s'ouvre aux autres et à Dieu.

Enfin, j'admire sa capacité de résistance spirituelle inouïe: au cœur de l'entreprise d'anéantissement de l'être humain et de Dieu qu'est la Shoah, elle est cette petite voix qui s'élève et qui abrite Dieu en elle en continuant à louer la beauté de la vie au cœur des camps – derrière les barbelés elle regarde la lande, le ciel, et elle se sent

libre. Pour elle, c'est une question de regard. Enfermée, elle décide de ne pas l'être.

Que peut nous dire Etty Hillesum aujourd'hui?

– Elle peut nous aider à développer notre libre arbitre, cette liberté intérieure inaliénable. Il nous appartient, par l'esprit critique, l'écoute de notre voix intérieure, l'approfondissement spirituel, de le cultiver. Quand on y est parvenu, plus rien ne peut nous atteindre.

Et Flannery O'Connor, à qui vous avez consacré une biographie littéraire, Flannery O'Connor. Dieu et les gallinacés?

– Cette romancière et nouvelliste américaine, catholique pratiquante en pays évangélique – le Vieux Sud – dans les années 1950, était minoritaire, mais elle avait la foi chevillée au corps. Sa relation à Dieu était plus dogmatique que celle d'Etty Hillesum. Ce qui m'a attirée chez Flannery O'Connor, que j'ai découverte à l'adolescence, c'est le fait qu'elle se sentait investie d'une mission d'écrivaine croyante. Lire son œuvre m'a aidée à ré-

«Ma prière peut être une conversation avec le Christ ou une méditation au sens bouddhiste ou taoïste du terme.»

fléchir sur cette mission: en quoi l'écrivain croyant est-il un passeur?

Elle pensait être la plume de Dieu et se mettait à son service en exaltant le sacré au sein de la crudité du Vieux

Sud, en affirmant la présence de Dieu jusque dans la réalité la plus abrupte: violence, racisme, préjugés des propriétaires blancs aux convictions étriques. Dans ce monde très tranché, qu'elle décrit finement, affleure la grâce. Chez elle, le mystère s'incarne dans l'ordinaire de la vie, dans des personnages grotesques, disgracieux, des assassins, des violeurs, des prostituées qui pataugent, se cognent à la réalité. Mais, au sein de leur histoire, transparait la grâce divine qui, au final, vient les sauver: soudain, ils ont la révélation que les pauvres convic-



tions auxquelles ils s'accrochaient ne tiennent pas. La vie est beaucoup plus vaste que la réalité du Vieux Sud, l'être humain ne se résume pas à sa couleur de peau. Lumière et ombre livrent une bataille en tout homme. A chacun d'affronter ce combat.

Quels points communs entre Etty Hillesum et Flannery O'Connor?

– Ce sont deux résistantes spirituelles, deux figures qui me grandissent. Deux approches de Dieu aussi: le dogme, structurant et utile, mais dont on peut s'échapper par un rapport à Dieu très personnel. Deux destins brisés tôt par la guerre et la maladie: Etty Hillesum est morte à 29 ans à Auschwitz, victime de la Shoah; Flannery O'Connor a succombé à 39 ans au lupus érythémateux, une maladie auto-immune douloureuse et invalidante qui a émaillé son existence d'allers-retours entre son domicile et l'hôpital. Toutes deux ont résisté par leur écriture et par leur foi.



Des femmes toujours, avec *A toi, ma fille*, votre dernier livre, paru aux Editions du Cerf. Qu'avez-vous eu envie de transmettre dans ces pages?

– Une mère s'adresse à sa fille au seuil de sa majorité au travers de lettres tendres et bienveillantes. Elle y aborde de grands sujets de construction existentielle en s'emparant de faits d'actualité: le bonheur, le couple, la maternité, les enfants, la conciliation entre vie privée et vie professionnelle, la violence, la mort, le pardon. Loin d'imposer sa vérité – même si son avis s'exprime en filigrane –, cette mère désire aider sa fille à comprendre certains choix de société et leurs conséquences pour elle, comme la contraception et l'avortement, à développer son esprit critique pour ne pas se laisser porter par le discours ambiant, à cheminer vers sa vérité profonde; à dire non quand il le faut et à se faire sa propre opinion quitte à se mettre en marge sur certains sujets.

Car les grands choix de société sont souvent dictés par des impératifs financiers. Prenez le handicap: beaucoup de choses ont été faites pour ne pas l'accueillir quand il s'annonce. J'invite le lecteur à s'interroger: peut-

être qu'une société évoluée comme la nôtre se grandirait d'accepter beaucoup plus largement l'anomalie, la différence.

Flannery O'Connor dans sa bibliothèque à Andalusia.

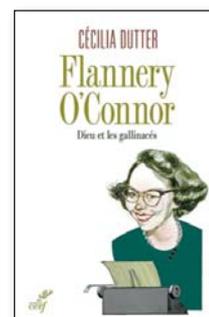
Ces pages sont aussi un appel à la responsabilité existentielle...

– On grandit aussi par ses chutes, en s'acceptant avec ses failles et ses limites. Bien vivre sa vie, c'est aussi affronter les épreuves. Or, notre société nous apprend à les fuir: il ne faut pas parler de la maladie, de la vieillesse, de la mort. Au contraire, savoir que la vie comporte une fin et l'accepter, c'est exploiter le potentiel qu'on a entre les mains et lui donner un sens, et c'est cela qui nous emmène vers la lumière. Flannery O'Connor considérait la mort comme le point culminant de la vie. Pour nous chrétiens, la mort est un passage.

Quelle attitude face à une société qui privilégie la compétition au détriment de l'humain?

– Aller vers l'autre, faire circuler l'amour, tendre la main. Porter sur le monde un regard bienveillant pour faire front au terrorisme des bombes et de la pensée. Encourager les initiatives qui renforcent la solidarité et aident à comprendre l'autre pour ne plus en avoir peur. ■

Recueilli par Geneviève de Simone-Cornet



Du droit à l'écriture

Cécilia Dutter naît le 3 octobre 1968 à Paris. Après avoir étudié à l'Ecole alsacienne, elle obtient une maîtrise de droit privé général, puis se spécialise en droit de la propriété intellectuelle: brevets, marques et droits d'auteur. Elle travaille au CNRS comme conseiller juridique chargé des contrats liés à la valorisation des brevets, puis à la Bibliothèque nationale de France pour les questions relatives aux droits d'auteur. En 2005, elle se consacre à l'écriture et à la critique littéraire. Elle a publié une quinzaine d'ouvrages. Parmi eux, des recueils de

nouvelles: *Des échappées belles* (2006), *Un baiser* (2007). Des romans: *Lame de fond* (2012), Prix Oulmont de la Fondation de France, *Savannah Dream* (2013), *Zeina, bacha posh* (2015). Des essais: *Etty Hillesum, une voix dans la nuit* (2010), *Un cœur universel. Regards croisés sur Etty Hillesum*, ouvrage collectif publié sous sa direction (2013), *Flannery O'Connor. Dieu et les gallinacés* (2016). Et un recueil de lettres: *A toi, ma fille* (2017). Site de l'auteure: www.cecilia-dutter.fr ■

GdSC